

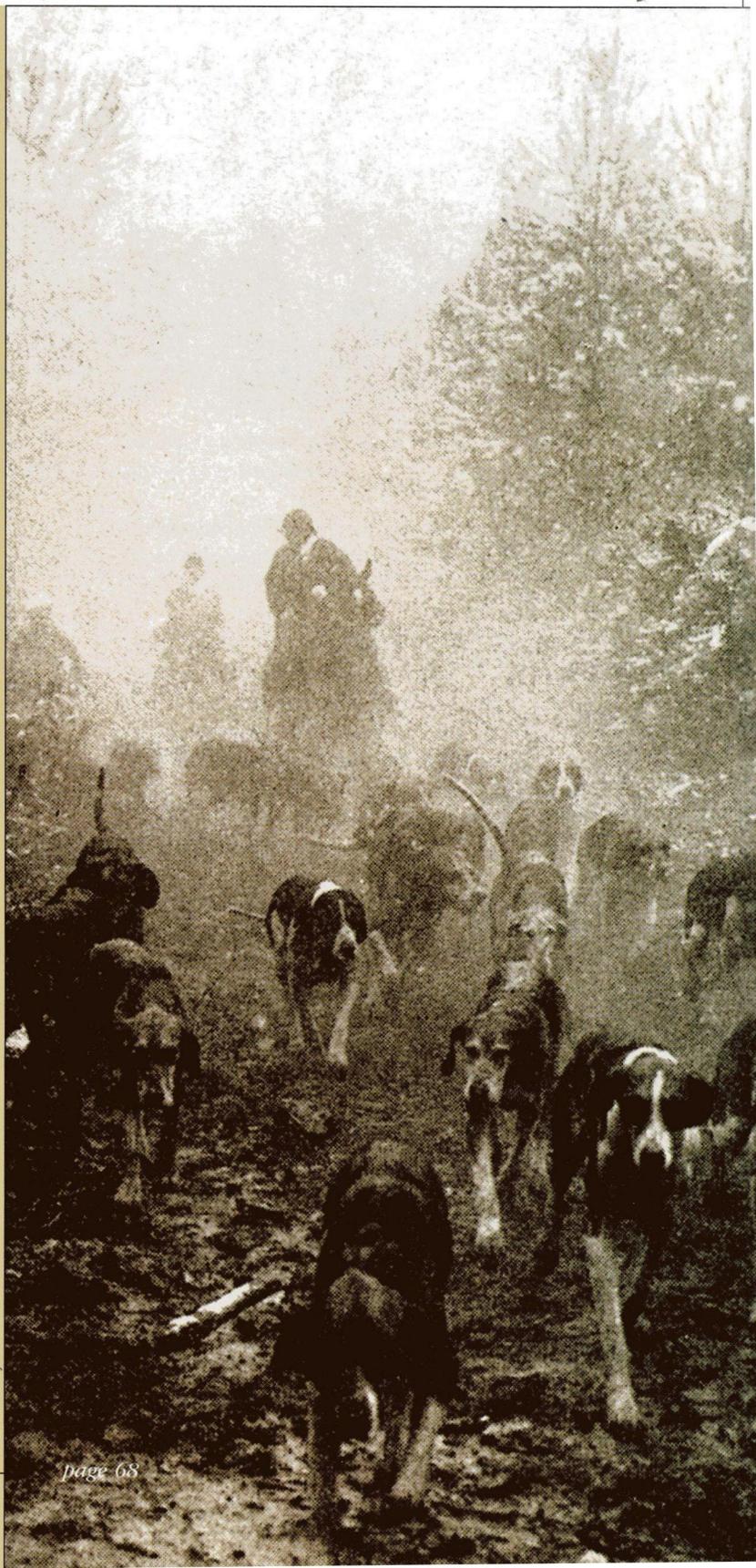
VENERIE



Un cheval que j'ai beaucoup aimé

Les veneurs ont paraît-il la réputation de ne pas s'intéresser à leurs chevaux, ou du moins de leur témoigner l'intérêt qu'on porte à une bicyclette : du moment qu'elle marche pendant qu'on en a besoin et qu'on peut l'oublier quand on en n'a plus besoin, c'est très bien. En réalité, comme tous les cavaliers, et peut-être plus que d'autres, ils aiment leurs montures parce qu'ils partagent avec elles un vécu exceptionnellement riche, dense et long. On a pu voir dans un récent numéro de la revue que deux veneurs venaient de faire, avec trois chevaux de chasse, un pèlerinage à Saint Jacques de Compostelle. Sans s'engager dans ces courses lointaines, d'autres vivent avec leurs chevaux des aventures plus simples qu'ils n'oublient pas. En voici une.

Photo : S. Levoye





Il s'appelait Grelot. Ce n'est pas un nom qui impressionne, comme s'il se fut appelé Bucéphale ou Icare. On le sait, le grelot est un modeste instrument de laiton dont la petite musique suppléait, au temps jadis, aux vertus des outils de repérage «high-tech». C'était moins précis, moins sûr, mais tellement plus poétique et élégant ! Et au fond, ce nom convenait assez bien à ce cheval, parce qu'il cachait derrière une modestie de bon élève des richesses remarquables.

Maître d'équipage depuis deux ans, je l'achetai pour être mon premier cheval. Je conduisais alors moi-même mes chiens à la chasse, ce qui nécessitait deux chevaux. J'avais un très bon relais, et mon cheval d'attaque avait flanché. J'appelai donc au printemps 1976 Alfred Lefevre, marchand de chevaux de génie. Il me répondit qu'il avait tout à fait ce qu'il me fallait. J'appris ultérieurement que, chez les marchands de chevaux, cela n'engage à rien. Mais je trouvais en effet ce jour-là dans ses écuries, au centre du bourg de Falaise, ce qu'il me fallait.

C'était un trotteur de cinq ans qui n'avait jamais couru, qu'on avait «lâissé venir». Les prés et les écuries d'Alfred Lefevre étaient ceux de la Normandie au sens large. Il avait en permanence plusieurs centaines de chevaux en pension dans des dizaines d'endroits différents, sur cinq ou six départements. Ses honorables correspondants, qui faisaient de ses chevaux un usage mesuré contribuant à les mettre plus qu'à les user, leur accordaient le gîte et le couvert. Et ils leur faisaient l'école. C'était un habile partage des rôles. Notre marchand avait compris que ce qui coûte cher dans un cheval, ce n'est pas de l'acheter mais de l'entretenir et de le travailler, tandis que beaucoup d'utilisateurs manquent pour leur part des fonds néces-

saires pour investir. Dans ce système, tout le monde trouvait donc son compte. Alfred Lefevre n'était pas un professeur d'économie politique, mais il les dépassait tous. Le paysan normand, derrière sa mine rougeoyante toujours avenante et ses petits yeux malins, avait tout compris des règles de la division du travail.

Après avoir vu quatre ou cinq chevaux, et en avoir monté deux ou trois dans la grande carrière en dévers qui se trou-

La carrière du cheval comporta trois époques

La première époque dura sept ans : il fut mon premier cheval à la chasse. Ce qui ont fait l'expérience de servir les chiens savent que ce n'est pas rien d'être bien monté. C'est même essentiel : comment être aux chiens, savoir où ils sont tombés en balancer, savoir qui en refait ou qui n'en veut pas... si l'on n'est pas là ? Et la tradition laissée par mon prédécesseur, à laquelle



Présentation d'été à Maillebois

vait derrière la maison de maître campée au milieu d'une bonne centaine de boxes, je choisis Grelot. Je lui trouvais trois qualités principales. D'abord il me parut, pour un trotteur, assez élégant. Robe sombre de bai brun, encolure bien sortie, tête élégamment portée, poitrail assez éclaté, arrière-main harmonieuse : ce n'était pas tout à fait une peinture, mais au royaume des trotteurs, c'était un seigneur. Ensuite il avait des allures que j'appréciais. N'ayant jamais couru, ce fils de Quasipyl qui faisait la monte à Nonant le Pin, galopait plutôt mieux qu'il ne trotta. Il était souple et confortable. Enfin, son comportement donnait à penser que son caractère était attentif et aimable.

je me conformais naturellement, était que le Maître d'équipage soit très proche de ses chiens. Grelot m'y aida beaucoup. Nous chassions principalement en forêt de Dreux, et bien que ce territoire fut exceptionnellement bien percé, j'allais très souvent en enceinte. C'était presque toujours un sous-bois propre mais serré, dans lequel il fallait se faufiler à vive allure. Grelot et moi nous entendions à merveille. Le cheval slalomait entre les fûts des chênes et des charmes. Nous allions rênes longues, et je le guidais essentiellement en déplaçant l'assiette de mon corps. De temps en temps un de mes genoux heurtait un tronc et j'en voyais trente-six chandelles, mais heureusement cela revenait peu souvent.

UN CHEVAL QUE J'AI BEAUCOUP AIMÉ

Suite...

Cette entente presque parfaite avec un minimum de gestes et parfois quelques paroles me donnait le sentiment d'avoir quatre membres et d'être devenu un centaure. C'était une impression forte et gratifiante. Et nous étions aux chiens ! Nos succès de l'époque, je les dois notamment à Grelot.

Au demeurant c'était un cheval plus sérieux et appliqué que brillant et rapide. S'il avait un défaut, c'était celui-là. Mais peut-être finalement était-ce une qualité. Il ne chassait pas pour la galerie ; il faisait sobrement et efficacement son métier de cheval de chasse. J'en pris mon parti et sus l'écouter pour ne jamais l'étouffer. Mais quelle intelligence dans le franchissement des passages difficiles, et quel confort au fond de la selle ! Une merveille comme je n'en ai pas vraiment retrouvé depuis.

Nous fîmes ainsi d'heureuses saisons. Et puis, vers treize ans, il eut une sorte de grippe qui lui encombra les poumons et il fallut l'installer au pré pour l'hiver. Il en sortit guéri, mais l'époque des efforts était passée.

C'est alors que ma femme l'adopta, mais comme cheval de relais. Ce fut la deuxième époque de sa longue carrière. Désormais en pension dans une ferme à deux kilomètres du chenil, il arrivait tranquillement en forêt pour la deuxième heure de chasse. Il était d'un calme olympien. L'âge l'avait rendu vraiment beau : il avait acquis davantage de masse et son encolure s'était encore arrondie. Il ressemblait aux chevaux de chasse du XIXe siècle tels que les ont représentés Toulouse-Lautrec ou Princeteau. Il fit ainsi quatre ou cinq saisons. Sa cavalière formait avec lui un couple que tout l'équipage prenait plaisir à voir. Au détour d'une ligne, avec le Pavillon en perspective, c'était un coup d'œil très plaisant. La vènerie, il faut que ce soit beau !

A dix-huit ans passés, il fallut se rendre à l'évidence. Non seulement Grelot n'avait plus guère d'action, mais il lui arrivait de buter. Sa carrière de chasse s'arrêta donc là. Mais comme c'était un vieux compagnon auquel mille souvenirs nous attachaient, il ne fut pas question de séparation. Il alla passer l'été dans les prés de l'abbaye du Breuil, aux pieds de la forêt, comme il l'avait fait depuis son arrivée, et il partit pour l'hiver chez notre jardinier. Habitant une ancienne ferme, celui-ci avait déjà adopté une de mes autres chevaux de chasse, également acheté



Photo : F. Rambert

chez Alfred Lefevre. Le jour au pré, qu'il vente ou qu'il pleuve, la nuit à l'abri d'un bâtiment, nos deux vieux soldats formaient une paire qui s'appréciait.

Au printemps suivant, il fallait une jolie monture à Marie pour les présentations. Elle pensa que Grelot ferait mieux l'affaire que ses deux chevaux du moment. Celui-ci revint donc en avril prendre ses quartiers dans un centre équestre établi en lisière de forêt, où il fut gentiment remis au travail. Et Marie eut l'idée de lui poser une selle d'amazone sur le dos. Elle n'en revint pas : il comprit immédiatement ce qu'on attendait de lui. Les départs arrêtés au galop devinrent sa spécialité. Ainsi commença la troisième époque de la carrière de Grelot : présentations «chics»

aux beaux jours, retraite rustique en automne et en hiver. Il s'en portait à ravir. Chaque printemps, nous nous demandions comment nous allions le retrouver. Et après un mois de travail à l'écurie, il était à nouveau au mieux. Sur les aires de présentation, son galop rassemblé «jetait son jus». Il était conscient de son rôle de vedette, qu'il jouait comme il l'avait toujours fait avec sobriété, sans effort, sans écart, et en souplesse.

Ce troisième âge dura huit ans. Ayant passé le cap des vingt-cinq ans, sa morphologie commença à donner quelques signes tangibles de vieillesse. Grelot assumait cette condition avec dignité. Au centre équestre où il résidait l'été, il était un personnage connu de tout le monde et respecté. Pour aller de son box à l'aire de détente distante de plusieurs centaines de mètres, on le laissait faire le chemin seul à l'aller comme au retour, car il le connaissait et ne s'en écartait jamais. C'était un vieux sage.

A vingt-sept ans, nous sûmes qu'il donnait ses dernières représentations. Elles étaient encore honorables, mais il avait maintenant l'air lointain et triste. En septembre, par une belle matinée ensoleillée, le vétérinaire passa... Cette année-là, il ne devait pas retourner chez le jardinier.

Pendant vingt-deux ans, il avait été un merveilleux compagnon fidèle, discret, raffiné. J'ai eu depuis d'autres bons chevaux, mais avec aucun je n'ai atteint un tel degré de complicité. Sauf peut-être le dernier, Ulysse, mon cheval gris. Nous verrons, il n'a encore que seize ans...

Dire que les veneurs se moquent de leurs chevaux est faire preuve de beaucoup d'ignorance. Bien d'autres pourraient en témoigner.

Philippe Dulac